

1

Lundi 26 mai 2014

Richard Bonnemaïson s'arrêta et se retourna vers son chien. Le jeune labrador, qui arrosait consciencieusement la roue de la voiture la plus proche, se rapprocha de son maître en trottinant et en remuant la queue, semblant satisfait du devoir accompli. Ils venaient de quitter la rue desservant d'un côté le stade et de l'autre la résidence pour personnes âgées, et s'engageaient sur le chemin longeant le Cher. Le chien savait dès leur arrivée sur cette voie piétonne, le long de laquelle ils faisaient leur promenade quotidienne, son maître allait lui enlever sa laisse et le laisser courir.

Le chemin n'était fréquenté, en dehors des piétons, que par quelques rares cyclistes et était donc sans danger.

Le soleil jouait à cache-cache avec les cimes des peupliers qui bordaient l'autre rive de la rivière et qu'une légère brise faisait onduler. L'homme et son chien étaient seuls, en cette heure matinale, à parcourir l'allée d'où montait une odeur de terre mouillée. Il avait beaucoup plu au cours de la nuit et les herbes hautes de l'accotement étaient couchées par le poids de l'eau. Quelques oiseaux volaient de l'un à l'autre des arbustes bordant la rive le long de laquelle ils marchaient.

Queue dressée et truffe au ras du sol, l'animal courait entre les limites du chemin, puis s'aventurait sur l'accollement sans se préoccuper de l'herbe détrempeée. Il s'arrêtait parfois pour renifler avec plus de suspicion le pied d'un arbuste, puis, selon son humeur ou l'odeur détectée, il repartait en trotinant vers un autre buisson ou bien levait la patte au-dessus de celui qu'il venait de sentir.

Leur promenade matinale les conduisait toujours jusqu'au parking du parc des expositions, désert en dehors des jours de foire ou de manifestations. Dès leur arrivée sur cet immense espace, l'homme sortait de sa poche une vieille balle de tennis qu'il lançait après l'avoir fait rebondir deux ou trois fois devant le nez du labrador prêt à bondir. Ils jouèrent ainsi une dizaine de minutes, l'homme alternant les lancers lointains qui obligeaient l'animal à faire une longue course, et ceux en hauteur qui permettaient à l'animal d'essayer d'attraper la balle au vol avant de venir la déposer aux pieds de son maître, fier de son exploit.

Le chien revint une nouvelle fois en sautant joyeusement, la balle entre les dents. Son maître la saisit et la lança de nouveau, le plus loin possible. Après avoir rebondi une fois sur le sol, elle heurta l'une des bordures en béton marquant la séparation entre les places de stationnement et les voies de circulation, puis poursuivit sa course vers la droite, avant d'aller se perdre dans l'herbe haute du talus longeant le Cher. Le chien, qui avait observé sans bouger la trajectoire de la balle, se précipita ventre à terre et disparut bientôt dans les buissons. Ce n'était pas la première fois que la balle finissait sa course dans la rivière, peu profonde en cet endroit. De plus, malgré la pluie de la nuit et des jours précédents, l'homme avait pu voir en longeant le chemin qui les avait conduits jusqu'au parking qu'il n'y avait pas de courant, donc aucun danger pour son compagnon. Il partit à petits pas vers le talus, balançant la laisse en partie enroulée autour de son poignet.

Il était à quelques mètres de la première rangée d'arbres lorsqu'il entendit les aboiements de son chien. Il s'arrêta,

surpris. Ce n'était pas dans les habitudes de l'animal. Il reprit sa marche. Le labrador aboyait de plus en plus fort, un peu, se dit l'homme, comme il le faisait lorsqu'au cours d'une promenade il se campait près de l'entrée d'un terrier de lapins. Il se dit qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que des rongeurs, rats musqués par exemple, aient creusé des galeries dans la berge.

Il força le pas, sachant que son chien n'avait peur de rien et qu'il risquait de se faire mordre s'il essayait de fouiller dans un terrier occupé. En arrivant sur le bas-côté, il écrasa l'herbe en y faisant glisser ses pieds pour essayer de ne pas trop mouiller le bas de son pantalon. Ce mouvement lui permit aussi de constater que le talus était très glissant. Le chien aboyait de plus en plus fort.

Richard Bonnemaïson comprit immédiatement que la masse sombre auprès de laquelle l'animal s'était campé était un cadavre couché sur le ventre qui formait avec la berge un angle d'environ quarante-cinq degrés. En trente ans passés dans la police, il en avait malheureusement vu beaucoup. La taille lui fit penser à une femme. Le haut du corps était dans l'eau jusqu'à la poitrine. La tête et les épaules étaient totalement immergées. Il se recula, fit quelques pas à gauche, puis à droite, repéra très vite l'herbe et les feuilles couchées qui indiquaient que le corps avait roulé jusqu'au pied du talus. La pluie de la nuit avait tout détrempé, mais des traces sombres, à la limite entre le gravillon du parking et l'herbe de l'accotement, pouvaient faire penser à du sang.

Il fit quelques pas avant de retourner sur l'accotement, loin de l'endroit où le corps avait roulé, pour ne pas mêler ses traces à d'éventuels indices. Il siffla entre ses doigts. Le chien leva la tête. Un second coup de sifflet fut suffisant pour que l'animal quitte le corps et vienne rejoindre son maître qui accrocha la laisse au collier dès qu'il fut près de lui. Il retourna sur le parking tout en sortant de sa poche son téléphone portable. Après s'être assuré en regardant son écran qu'il était dans une zone couverte par

le réseau, il fit défiler les noms composant le répertoire, s'arrêta sur celui de Manuel Sanchez et appuya sur le petit téléphone vert apparaissant au bas de l'écran.

Le capitaine Manuel Sanchez avait été son chef pendant plus de cinq ans, jusqu'à son départ en retraite six mois plus tôt.

— Salut, Richard. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— À moi, rien, capitaine ; mais mon chien vient de trouver un cadavre. Dans le Cher, au niveau du parking du parc des expos. À première vue, une femme.

— Dans le Cher ? Un suicide ?

— On ne se laisse pas rouler sur le talus jusqu'à la flotte pour se suicider. Non, à mon avis, elle n'est pas tombée toute seule. Mais je ne suis pas descendu voir pour ne pas risquer de détruire des indices. De toute façon, on ne peut plus rien pour elle.

— OK. Tu nous attends ? Je déclenche la machine.

Richard Bonnemaïson remet le téléphone dans sa poche après avoir confirmé au capitaine Sanchez qu'il l'attendait. Le chien avait compris que quelque chose d'anormal venait de se passer et que la séance de jeu était terminée. Il s'était couché au pied de son maître et attendait. L'homme fit quelques pas, attacha la laisse à l'un des potelets situé près de lui et qui délimitait la voie de sortie du parking avant de retourner vers le point d'où il avait aperçu le cadavre. Le chien le regarda partir, puis il se coucha de nouveau, posa sa tête sur ses pattes allongées et ferma les yeux.

Regard baissé, marchant sur le gravillon à près d'un mètre de l'accotement, Richard Bonnemaïson parcourut une dizaine de mètres de chaque côté du point où l'herbe écrasée traçait la chute de la victime. La pluie de la nuit avait été trop violente pour espérer trouver des traces sur le parking. Peut-être y en avait-il sur l'herbe, mais c'était le rôle des « scientifiques » de les découvrir. Maintenant il était en retraite, mais il n'avait pas oublié qu'il suffit de bien peu de chose pour polluer une scène de crime, et peut-être permettre à un avocat de s'engouffrer dans une telle brèche.

Il s'arrêta face à la trace laissée dans l'herbe du talus et regarda longuement le corps. Il était maintenant certain qu'il s'agissait d'une femme. Le soleil éclairait la surface d'une eau transparente lui permettant de mieux distinguer la partie immergée du corps. Des cheveux qui ne semblaient pas très longs, qu'il n'avait pas vus la première fois, ondulaient dans le courant. La largeur des traces dans l'herbe pouvait parfaitement correspondre à celles laissées par un corps qui aurait roulé. Mais était-il tombé tout seul, ou quelqu'un l'avait-il poussé ? Il ne croyait pas au suicide, mais pourquoi ne serait-ce pas un accident ? Une chute après une soirée trop arrosée ? Peu probable, compte tenu de l'éloignement du lieu de toute source de boissons alcoolisées, mais il y avait des buveurs solitaires.

Le crissement des pneus de la voiture s'engageant sur le parking lui fit lever la tête et le tira de sa rêverie. Il reconnut le capitaine Sanchez derrière le volant lorsque la voiture s'arrêta devant lui.

— Décidément, dit Manuel Sanchez en sortant de la voiture et en tendant la main à son ancien collègue qui venait vers lui, tu continues à les attirer.

— On ne se refait pas. Vous venez, capitaine ?

Au moment où ils atteignaient le bord de l'accotement, deux nouvelles voitures vinrent se garer près de la première. Charles Viallat, le médecin légiste, sortit de sa vieille Clio cabossée et se dirigea vers les deux hommes qui s'étaient retournés pour l'attendre. Les trois techniciens de scène de crime, qui venaient de sortir de la seconde voiture, s'approchèrent à leur tour après avoir pris dans le coffre deux volumineuses valises métalliques.

— Je vais d'abord descendre prendre quelques photos, dit le premier du trio tout en enfilant sa tenue de protection blanche. Vous attendez deux minutes, docteur ?

Il retourna jusqu'à la voiture dont le coffre était resté ouvert, enfila une paire de bottes, prit un appareil reflex dans la valise que son collègue venait d'ouvrir, l'équipa d'un flash et descendit prudemment, en marchant en

crabe, la pente rendue glissante par la pluie, prenant la précaution de marcher à plusieurs mètres de l'herbe écrasée par la chute du corps. Quelques éclairs de flash illuminèrent la berge en se réfléchissant dans l'eau. Les deux autres « scientifiques », après avoir enfilé des bottes et revêtu des tenues blanches, descendirent le talus, marchant eux aussi en crabe mais très lentement, chacun d'un côté de la trace laissée par le corps, penchés en avant pour essayer de voir un éventuel indice. Quand ils arrivèrent en bas, leur collègue photographe remontait.

— Vous pouvez y aller, toubib, dit-il en prenant pied sur le gravillon du parking. Descendez au même endroit que moi, c'est praticable. Et il n'y a aucun problème pour faire le tour du corps, il n'y a pas plus de vingt centimètres d'eau.

Le légiste acquiesça d'un mouvement de tête, regagna sa voiture dont il ouvrit le coffre pour prendre lui aussi une paire de bottes et suivit les indications du policier.

— Si je me souviens bien, demanda le capitaine Sanchez en regardant de nouveau Richard Bonnemaïson, tu viens promener ton chien dans le coin tous les matins.

— Je vois où vous voulez en venir, capitaine ! En principe, oui, je viens tous les jours, et régulièrement le chien va chercher la balle dans l'eau ; mais je ne suis pas venu depuis vendredi. Je suis allé passer le week-end chez les enfants. Donc tout ce que je peux dire, c'est que le corps n'était pas là vendredi matin. Pour hier et samedi, désolé ; je ne peux rien dire.

Tout en regardant les hommes qui s'affairaient en contrebas, ils continuèrent leur conversation, sautant d'un sujet à l'autre. Ils se turent lorsqu'ils virent le médecin légiste, qui, après avoir glissé dans sa poche la paire de gants qu'il venait de quitter, remontait le talus, s'agrippant parfois à des buissons pour ne pas risquer de redescendre. Le capitaine Sanchez alla vers lui et lui tendit la main pour l'aider à franchir le dernier mètre, plus pentu et plus glissant que le reste de la pente.

— Alors toubib ?

— J'ai passé l'âge de faire ce genre d'acrobatie, dit-il dans un souffle en essayant de reprendre sa respiration. Pour ce qui concerne notre cliente, je vous en dirai plus lorsque j'aurai pratiqué l'autopsie, mais je peux déjà vous dire qu'elle ne doit plus avoir la moindre goutte de sang dans le corps. Le poignet droit est totalement ouvert, et la blessure a été faite avec un outil qui déchirait plus qu'il ne coupait. Même si je ne peux pas garantir que c'est la même chose, j'ai déjà vu des blessures comme celle-là sur un mec qui avait été attaqué avec un tesson de bouteille. À part ça, une trace de coup sur la tempe droite, mais il est trop tôt pour dire si elle l'a reçu avant ou après. Peut-être tout bêtement est-elle tombée sur une pierre quand elle a dégringolé le talus.

— J'aurai quand le résultat de l'autopsie ?

— C'est ma seule cliente pour l'instant. Alors disons que je commencerai après le déjeuner et que vous pourrez avoir les premiers résultats pour la fin de l'après-midi. Parce que je suppose que si j'attends demain, je vais avoir votre patronne sur le dos ?

— Vous supposez bien, toubib... Et je crois que vous aurez aussi celui-là sur le dos, poursuivit-il en désignant du doigt la voiture qui arrivait.

Le médecin reconnut la Mini rouge de Raphaël Delamarre, le nouveau procureur.

— Bon, poursuivit-il en se dirigeant vers sa voiture. Ce soir, comme convenu. À condition que vous me fassiez livrer le corps avant midi. Et comme il n'y a pas de raison pour que je sois le seul à en profiter, je vous attends à l'institut à 15 heures.

Le procureur, après avoir fait un large tour sur le parking pour placer sa voiture face à la sortie, s'arrêta près de la Clio du médecin légiste au moment où ce dernier démarrait en le saluant, la main rapidement posée contre sa tempe. Le capitaine Sanchez se dirigea vers lui. Il lui fit part en quelques mots des premières constatations du

docteur Viallat et lui montra la berge sur laquelle deux des trois « scientifiques » s'affairaient. Ils s'approchèrent. Le troisième homme était près du corps, qui avait été retiré de l'eau et reposait maintenant sur la mince bande de sable séparant le talus de la rivière. Le poignet droit avait été enveloppé dans un sac en plastique pour conserver les éventuels indices qui auraient pu se cacher dans la plaie.

— Vous trouvez quelque chose ? demanda le procureur au policier qui était en train, à l'aide d'un couteau, d'arracher une touffe d'herbe.

— Peut-être. Malgré la quantité de flotte qui est tombée cette nuit, il reste des traces de sang sur l'herbe, juste en face de l'endroit où le corps a roulé sur le talus.

Richard Bonnemaïson se dit alors qu'il était encore capable de découvrir des indices, puisque la touffe d'herbe que le policier enfermait dans un sac en plastique était l'une de celles sur lesquelles il avait aperçu des traces qu'il avait supposé être du sang.

Un bruit de moteur fit se retourner les hommes. Le fourgon des pompes funèbres pénétrait sur le parking. Après être monté sur l'accotement et s'être penché un instant au-dessus du talus, le procureur regarda ses pieds trempés et se recula précipitamment. Il s'approcha de Sanchez, manifestement contrarié d'avoir abîmé le daim délicat de ses chaussures, lui dit qu'il ne voyait pas bien ce qu'il pouvait faire de plus et que donc sa présence n'était plus indispensable. Il lui demanda de le tenir informé d'éventuelles découvertes dès son retour au commissariat.

— Je vais appeler la commissaire Deligny, reprit-il en ouvrant la portière de sa voiture, pour l'informer que l'affaire sera instruite par le juge Antoine Martin.

Sanchez regarda la voiture du procureur s'éloigner, puis retourna près de la berge. Il allait attendre que le corps soit dans le fourgon, puis il rentrerait au commissariat. Les techniciens n'avaient pas besoin de lui pour passer le terrain au peigne fin.